

ENTRE
LES
FEUILLES

« LA FEMME BLESSÉE.

Lors du creusement d'une route proche de la voie ferrée de Périgueux à Agen, en 1868, les ouvriers trouvèrent cinq squelettes humains ensevelis dans l'abri sous roche du Cro-Magnon, au village des Eyzies-de-Tayac. Louis Lartet (préhistorien français), dépêché sur les lieux, reconnut un site datant de « l'âge du renne », c'est-à-dire du Paléolithique supérieur, et identifia les vestiges osseux comme ceux de trois hommes, une femme et un adolescent.

La découverte acquit immédiatement une immense célébrité. Ces squelettes à la haute stature et à l'ossature massive étaient ceux d'Homo sapiens semblables à nous, et représentaient notre ancêtre direct, qui peupla nos régions à la fin des temps glaciaires, grand chasseur de rennes à l'outillage raffiné fait de fines lames de pierres, d'objets taillés dans l'os et l'ivoire. Parmi eux, c'est surtout le fameux « vieillard » de Cro-Magnon - un individu dont l'âge fut évalué à une quarantaine d'années - qui représentait l'Homme moderne dans toute sa splendeur. C'est lui qui fut connu, célébré, chanté. Quant au squelette féminin, on n'en parla guère. **On ne se demanda pas qui était cette femme**, quels rôles elle avait assumés dans ces sociétés du Paléolithique supérieur de la Vallée de la Vénère, ni pourquoi elle avait été ensevelie en ce lieu.

On sut seulement qu'elle portait à la partie latérale droite du crâne une blessure qui avait creusé une fracture oblongue dans l'os. Cette marque ne pouvait être que celle d'un coup violent, qui fut la cause de sa mort : « cette femme a été tuée, peut-être, alors qu'elle était enceinte, puisque, comme nous l'avons remarqué, ont été trouvés là le fragment d'un crâne et certains des os longs d'un fœtus », déclare le grand anatomiste Paul Broca. Une femme enceinte sauvagement assassinée ? Quelques décennies plus tard, l'anthropologue H.-V. Vallois renchérit : « elle a dû survivre plusieurs semaines, d'après l'avis de médecins compétents. » Bref, cette femme était morte d'avoir été attaquée, violée peut-être, tuée sans aucun doute par un coup terrible. Le squelette de la femme de Cro-Magnon, conservé dans les magasins du Musée de l'Homme, n'en sortit plus, jusqu'au moment où récemment, une nouvelle étude du crâne fut menée.

Ce nouvel examen conduisit à réviser de fond en comble l'interprétation initiale. La femme était âgée d'une cinquantaine d'années, il était peu probable qu'elle fut enceinte. La brèche osseuse faite au crâne était « dépourvue de traces de cicatrisation » et la prétendue blessure n'était pas d'origine paléolithique : elle avait été causée par un coup récent, probablement une pioche ou un pic de métal. Il fallut bien reconnaître « l'étiologie véritable de la blessure » : « un malencontreux coup de pioche ou de pelle lors de l'exhumation de 1868 ». L'interprétation première était une erreur sans doute, toute l'empreinte de l'idée que la femme préhistorique était l'objet inévitable de la violence de la domination masculine ».

UNE SATISFACTION DE L'OMBRE

« L'espace, c'est un tout. C'est un périmètre, mais également un contenu. Mais un spectacle de rue ne s'appréhende pas comme un spectacle de salle. Dans la rue les possibilités démarrent avec les impossibilités et vice-versa. Aucun jour ne ressemble à un autre, ni aucun spectacle, parfois le vent s'invite, ou la pluie, parfois un obstacle imprévu. L'adaptabilité s'acquiert avec l'expérience et l'expérience, ensuite, se transmet aux plus jeunes, qui collaborent avec nous. Et puis l'espace du dehors, c'est aussi le public du dehors, c'est cet enrichissement humain, celui de rencontres chaque fois singulières. Le public des spectacles de rue est un public « maître » des lieux : ce sont les enfants qui jouent dans le parc, les passant·e·s habituel.le.s, les habitant·e·s. Nous montons le décor à vue et leur dévoilons le travail des coulisses, qui est normalement caché, cela crée un autre lien. Il y a encore des lieux où le théâtre est inaccessible. Se déplacer, c'est donc permettre à chacun·e de venir au théâtre. Je suis très attachée à cette appréhension minutieuse d'un territoire. J'aime l'idée de travailler le local avant de penser à l'international et de **transformer la cartographie d'un territoire en une géographie de rendez-vous**. Tout ceci a pour moi la valeur d'un engagement. Ce que je tente d'apporter au théâtre, c'est donc cette mise en œuvre. L'accomplissement, c'est alors la représentation réussie. C'est une satisfaction de l'ombre. Mais ce que le théâtre m'apporte de son côté, c'est une réflexion sur le monde. Et c'est aussi, particulièrement avec le Théâtre de Carouge, une rencontre avec les mots. Cela ne cesse de m'émerveiller. »

Carine Forlini, chargée de production.

- Son coup de cœur pour : Stefania Pinnelli, metteuse en scène disparue en avril 2022 et qui déclarait lors d'une interview donnée sur Canal 9 dans le cadre de la mise en place en 2018 d'un accompagnement pour les personnes malentendantes ou malvoyantes au théâtre de l'Alambic qu'elle dirigeait que le théâtre était pour elle : un lieu démocratique. « C'était une femme engagée, talentueuse, pluridisciplinaire et surtout bienveillante ».

ÊTRE HANTÉE. RENCONTRE AVEC BARBARA BAKER, COMÉDIENNE.

« Tu me demandes, cher théâtre, quel livre m'accompagne de façon pérenne, auquel je reviens pour y puiser de la force... Pourquoi suis-je si empruntée?... S'il y a des ouvrages que j'ai lu d'une manière obsessionnelle, pièces de théâtre, essais sur le théâtre et la littérature, romans, philosophie, ils se sont – raisonnablement (?) – éloignés, semble-t-il.

Mais si je dois penser à quelque chose aujourd'hui, c'est peut-être à la résonance d'une phrase de Walser. « La vie me prit par l'épaule et planta dans mes yeux son merveilleux regard. » C'est une phrase à la fois poignante et si pleine de confiance de « Vie de Poète » de Robert Walser. J'ai passé quelque après-midi de printemps avec ce texte, à voyager avec l'auteur depuis mon canapé, incroyable voyage dans sa langue, à sourire, à rire ou à avoir le cœur serré. Je me souviens m'être assoupie parfois entre deux nouvelles, et il me semblait que les sensations provoquées à la lecture des images que Walser délivre continuaient dans des rêves rapides, un voyage dans le Temps, dans le rapport à la vie et à la création, chargé de tous les adjectifs de ces merveilleux petits textes qui portent avec générosité toutes sortes d'émotions. Oui, d'une œuvre un extrait peut vous faire forte impression, n'est-ce pas ? La partie pour le tout. Qui insiste, qui reste. Elle peut comme ici permettre à un sanglot refoulé de sortir, à une petite joie de crier, c'est une rencontre qu'on n'attendait pas, saisissante elle offre des perspectives sans fin, dont celle qui n'est pas des moindres : se retrouver disponible pour le mouvement, pour le jeu : « La vie me prit par l'épaule et plongea dans mes yeux son merveilleux regard ». Elle intervient dans le livre à un moment où le poète n'y croit plus, et puis il se lève à nouveau, et sort de chez lui. Je peux sortir de chez moi et me rendre au théâtre. Et c'est ce que je fais. **Et le monde s'ouvre. Avec une pièce, autour d'une table, sur un plateau.** Dans une salle. Avec les gens qui font le théâtre, mes partenaires et les corps de métiers qui le pratiquent, qui permettent sa réalisation, et enfin le public. »

Et d'ajouter alors : et s'il s'agissait d'une autrice chère Barbara ?

Et Barbara de répondre : « Une autrice ! Ah oui, évidemment... ! Et bien... là tout de suite... disons Marguerite Duras dans un document de l'INA où on la voit marcher sur la plage, protégée d'un vent frais par un manteau, un peu penchée, le sable sous ses bottines. Elle parle du moment d'écrire, de son état d'écoute. Les choses lui arrivent de l'extérieur, elle parle d'un état d'extrême déconcentration. Elle évoque Lol V. Stein. Elle dit d'elle qu'elle est hantée mais comme un lieu hanté, qu'elle est quelqu'un qui chaque jour se souvient de tout pour la première fois, comme s'il y avait entre ses jours des gouffres insondables d'oubli et qu'elle ne s'habitue pas à la mémoire. Ni à l'oubli. »